


# Balzac d’après ses lettres

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

# BALZAC D'APRÈS SES LETTRES

Avez-vous quelquefois rêvé que vous parcouriez un pays merveilleux et nouveau ; que vous traversiez des villes mortes pleines de surprises, des campagnes pleines de verdure, des cités pleines de peuples inconnus ; que des spectacles se déroulaient, et que du haut de montagnes vous aperceviez des lointains que personne n'avait jamais vus ?

Telle est l'impression que l'on ressent en ouvrant la correspondance de Balzac, car il n'est point de pays plus magnifique que le cerveau d'un grand écrivain. On se promène à travers la multitude et la variété de ses imaginations, et, comme des paysages inattendus, apparaissent à tout moment les horizons de sa pensée, les surprises et les perspectives de son génie.

Nous avons rencontré dans ce livre tant de choses diverses et curieuses que nous ne pourrions les raconter toutes. Nous ne ferons que les parcourir rapidement, en nous arrêtant de place en place.

Ce qui apparaît d'abord, c'est une bonté immense, un cœur grand, loyal, sans détour, et tendre comme une âme de jeune fille ; un esprit naïf et simple.

Avide d'affection, il en demande à tous ceux qui l'entourent et il les aime tellement qu'il nous les fait aimer aussi. C'est d'abord sa sœur, M Laure Fréville qu'il nous montre si charmante ; puis sa mère, excellente femme, mais qui ne le comprit jamais bien, et le fit souvent souffrir par de mesquines exigences, comme son in-

sistance à recevoir des lettres longues et fréquentes alors que pour sortir des embarras terribles où il était tombé, il travaillait vingt-quatre heures de suite et n'en dormait que cinq. C'est à propos d'elle qu'il écrivait un jour à sa sœur : « Personne ne voudra donc jamais vivre à cette bonne flanquette », et plus tard, « mais dis-lui bien qu'il faut se prêter au bonheur et ne jamais l'effaroucher ». Il ne savait comment leur exprimer les tendresses qui l'étouffaient, et on pourrait faire un recueil des fins de lettres amoureuses qu'il inventa pour elles. Il y trouvait des choses douces et remuantes, et il y avait des emportements de caresses : — « Je me jette sur ton cœur… Je baise tes yeux chéris. »

Il a traversé des misères atroces et accompli des travaux tels qu'on ne comprend pas comment il les a pu supporter. Il avait toujours besoin d'argent, mais encore plus besoin de temps : « Les jours me fondent dans les mains comme de la glace au soleil », disait-il.

Jamais il ne rêve, il pense. Alors qu'il était jeune, il dit une fois : « Je suis tantôt gai, tantôt rêvassant, il faudra que je me défasse de ma compagnie. » Et il s'en est défait pour toujours.

Durant le reste de sa vie, en effet, il a parcouru l'Europe presque tout entière, et il n'y a guère vu ou médité autre chose que les conceptions qu'il portait dans sa tête. Il ne s'attendrit jamais devant une ruine chargée de souvenirs ; devant un coin de bois, un rayon de soleil, une goutte d'eau, comme le fait si bien M Sand : il ne s'oublie point en ces superbes tableaux, en ces charmantes descriptions de nature dont est prodigue Théophile Gautier. Plus tard pourtant, il écrivit : « Depuis que je mélancolise, j'ai remarqué que l'âme s'ennuie des figures et qu'un paysage lui laisse bien plus de champ. »

Chez lui tout est cerveau et cœur. Tout passe en dedans ; les choses du dehors l'intéressent peu, et il n'a que des tendances vagues vers la beauté plastique, la forme pure, la signification des choses, cette vie dont les poètes animent la matière ; car il est fort peu poète, quoi qu'il en dise.

Il avoue qu'en visitant la galerie de Dresde, il est resté froid devant les Rubens et les Raphaël, parce qu'il n'avait point dans sa main celle de sa chère comtesse Hanska, qui plus tard devint sa femme.

C'est avant tout un remueur d'idées : un spiritualiste ; il le dit, l'affirme et le répète. C'est un inventeur prodigieux bien plus qu'un observateur ; seulement il devinait toujours juste. Il concevait d'abord ses personnages tout d'une pièce ; puis, des caractères qu'il leur avait donnés il déduisait infailliblement tous les actes qu'ils devaient faire en toutes les occasions de leur vie. Il ne visait qu'à l'âme. L'objet et le fait n'étaient pour lui que des accessoires.

Écoutons-le parler du rôle de l'écrivain : — « Il faut toujours revenir au beau… À quoi donc servirait l'intelligence, si ce n'est à placer quelque chose de beau sur une roche élevée où rien de matériel et de terrestre ne puisse atteindre. »

Il admire Racine, Voltaire et ses tragédies, Corneille qu'il appelle notre général, Gœthe, et surtout Walter Scott près duquel il trouve que Byron n'est rien ou presque rien. Il met Auguste Barbier et Lamartine au-dessus de Victor Hugo auquel il ne reconnaît que des moments lucides !!!!!

Ainsi il est peu sensible à la poésie même, et ne cherche que les idées qui répondent aux siennes, puisqu'il place Racine au

même rang que le grand Corneille, qu'il apprécie les tragédies de Voltaire à l'égal des splendeurs de Gœthe, et les poétiques mais ennuyeuses lamentations de Lamartine plus que les poèmes immenses de Victor Hugo.

Ses premières lettres sont pleines d'esprit. Ceci n'en est-il pas ? « Nous avons, dit-il, un colonel, qui passe pour une bouteille pleine d'essence de chenapan. » Autre part, comme sa sœur habitait Bayeux et que sa mère le chargeait de s'informer près d'elle quelles toilettes il fallait emporter pour passer quelque temps dans cette ville, il écrivit : « Qu'est-ce que Bayeux ? Faut-il y porter des nègres, des équipages, des diamants, des dentelles, des cachemires, de la cavalerie ou de l'infanterie, c'est-à-dire des robes décolletées ou colletées… Sur quelle clé chante-t-on ? Sur quel pied danse-t-on ? Sur quel bord marche-t-on ? Sur quel ton parle-t-on ? Quelles personnes voit-on ? Tontaine, ton, ton. » Il a ainsi beaucoup de lettres fort amusantes.

Mais l'esprit disparaît bientôt, car la misère et le malheur l'écrasent. « Je n'ai même pas eu de revers, dit-il, j'ai toujours été courbé sous un poids terrible. » — On ne trouve plus dans ses lettres que de la grandeur et de la tendresse.

Il traversa des jours de désespoir, mais son courage surhumain ne l'abandonna jamais tout à fait. Il disait dès sa jeunesse : « Non, maman, je ne fuirai pas ma bonne vache enragée. J'aime ma vache. »

Hélas, sa vache le lui rendit bien.

Il eut cependant, au milieu de ses adversités, toutes les plus douces consolations que pouvait désirer son âme. Elles lui vinrent des femmes, ses fidèles amies. Il était avide de leur ten-

dresse ; il la chercha toute sa vie. Presque adolescent encore, il écrivait : « Mon assiette est vide, et j'ai faim. Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, être célèbre et être aimé, seront-ils jamais satisfaits. » Puis plus tard : « Me consacrer au bonheur d'une femme est pour moi un rêve perpétuel. » Une autre fois, après une de ces périodes de travail fou qui l'ont tué, lassé d'écrire, il se tournait vers cet amour qu'il appelait sans cesse et il s'écriait : « Vrai, je mérite bien d'avoir une maîtresse ; et tous les jours mon chagrin s'accroît de n'en point avoir, parce que l'amour, c'est ma vie et mon essence. »

Il en rêvait, sans fin, et, avec une naïveté d'écolier qui attend le prix du devoir terminé, il le considérait comme la récompense réservée et promise par le ciel à ses labeurs.

Rien de matériel n'entrait dans cette soif de la femme. Il aimait leur cœur, le charme de leur parole, la douceur de leurs consolations, l'abandon un peu tendre de leur commerce, peut-être aussi leurs parfums, la finesse de leurs mains pressées, et cette tiédeur molle qu'elles répandent dans l'atmosphère qui les entoure. Il avait pour elles une tendresse d'enfant malade qui a besoin d'être soigné ; il se jetait sur leur affection, l'implorait, s'y réfugiait dans ses tristesses, lorsqu'il était blessé par quelque injustice de ces parisiens « chez qui la moquerie remplace ordinairement la compréhension ». Jamais une pensée chamelle ne lui vint.

Il s'en défend avec violence. « Moi un homme chaste depuis un an..., qui regarde comme entachant tout plaisir qui ne dérive pas de l'âme et qui n'y retourne pas. »

Enfin son vœu le plus ardent fut exaucé. Il aima et fut aimé. Alors ce furent des épanchements sans fin d'adolescent à son premier amour ; des débordements de joie infinie ; des délicatesses de langage extraordinaires ; des quintessences et des puérilités de sentiment. Lorsqu'elle est loin, il hésite à manger les fruits qu'il aime parce qu'il ne veut point goûter un plaisir qu'elle ne partage pas. Lui qui se plaignait si fort de perdre tant de temps aux lettres que réclamait sa mère, passe des nuits entières à écrire à celle qu'il adore, il ne travaille plus et court à la poste à tout moment pour chercher les réponses venues de Russie. Puis, lorsqu'il ne les trouve pas, il a des accès de découragement, presque de folie. Il reste tantôt immobile ; tantôt il s'agite sans but, il ne sait que faire, s'irrite et s'exaspère. « Le mouvement le fatigue et le repos l'accable. »

Il lui écrit, dans cet éternel étonnement des amoureux : « Je ne suis pas encore habitué à vous connaître après des années. » Il se plonge dans le souvenir des jours heureux qu'il a écoulés près d'elle. Il ne sait comment exprimer ce qu'il ressent lorsque lui revient la pensée de quelque bonheur lointain. Il s'écrie alors : « Il y a de ces choses du passé qui me font l'effet d'une fleur gigantesque, que vous dirai-je ? d'un magnolia qui marche, d'un de ces rêves du jeune âge trop poétiques et trop beaux pour être jamais réalisés. »

Il fut réalisé, son rêve, mais trop tard.

Celle qu'il avait tant aimée et qu'il nous fait tant admirer put enfin devenir sa femme après des obstacles sans nombre. Une maladie de cœur l'avait miné depuis longtemps. Au lieu de partager les gloires de son mari et de goûter le bonheur que lui pro-

mettait son grand amour, M Honoré de Balzac n'eut plus qu'un mourant à soigner.

La fin de cette vie est affreuse ; il perdit les yeux « ses pauvres yeux, si bons » et ne put que signer sa dernière lettre à Théophile Gautier.

On songe en fermant ce livre à la tristesse des derniers jours de cet homme de génie qui eut à peine le temps de se savoir célèbre et n'eut pas celui d'être heureux.

*Guy de Valmont.*

# Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Balzac_d%E2%80%99apr%C3%A8s_ses_-lettres. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.